– Flancher –

Le coq ne connaît pas les jours de congés pas plus que Ma' Mizo qui œuvre de bonne heure à la préparation des pains et beignets d'autant plus recherchés en ce jour férié. Le village tout entier, ou presque, se rend à l'église, non sans une halte préalable au comptoir de notre voisine, la femme du maire. Le crâne orné de petits chignons, elle est l'antenne-relais par laquelle les nouvelles transitent avant d'être propagées dans tous les foyers des environs. Toujours affairée, elle accueille, échange et conseille, dispense médicaments, victuailles, renseignements, et je la devine sage et instruite.

Andry et Ninah sont partis assister à leur première messe dans la brousse. La cour désertée, je plonge dans cette rare solitude avec quelques pages de Karen Blixen. *La ferme africaine* prend vie sous un soleil superbe jusqu'à ce que la chaleur me repousse à l'intérieur.

Installée à la petite table en bois, j'écris les premières impressions, celles qui bousculent les croyances établies et définissent dans un grand écart culturel autant l'autre que soi. Derrière moi, dans l'embrasure de la porte, une poule s'avance, curieuse de visiter les lieux. Je la chasse doucement. Déjà, une nouvelle pellicule de poussière s'est déposée par terre. Plus tard, à la période cyclonique, le vent décrochera des amas de toiles d'araignée grises qui viendront se poserau milieu des grains de sable. Je m'empare du balai reposant dans l'angle. Quelques minutes d'activité pour meubler le temps. J'aime cette danse méditative qui chasse les tourments de l'esprit et les saletés ; cela me rappelle les campagnes d'Inde et du Sri Lanka d'où s'élevaient partout ces mêmes sons au petit matin, les balais qui giflaient le sol au pied des portes dans des va-et-vient de métronome et sifflaient le réveil. De l'extérieur me parviennent le bruit des canards, les chants de l'église voisine et au loin, une radio. L'exotisme de cette bande-son me plaque de front le déracinement absolu, volontaire, trop audacieux.

D'une main je compte les plaques de chocolat abritées sous une pile de tissus légers au fond de mon sac. Un carré fond sur ma langue, cinq grammes de douceur et de tendresse qui me font l'effet d'un baume miracle, une piqûre d'endorphine renouvelée aussitôt, déjà en manque. La prochaine remontée en ville, dans quarante-cinq jours, m'oblige à un rationnement strict ; l'épicerie n'en vend pas, j'ai vérifié. A raison d'un morceau journalier, c'est faisable. Du moins le pensais-je, avant de prendre conscience de la galère dans laquelle je m'étais embarquée.

***

- *Salama vazaha* !

L'interpellation me gêne par la distance établie, ce statut social dominant sous-jacent automatiquement attribué à ma couleur de peau. Pour conjuguer l'impersonnelle, je réplique par mon prénom ; cela viendra. J'ai l'impression de passer ma journée à saluer les gens. Devant les maisons, sourires et rires gondolent les peaux noires et lisses. Me promener dans le village ressemble plus à une campagne présidentielle qu'à une escapade anonyme. Les enfants, si peu habitués à voir des *vazaha*, me fixent avec attention. Effrayés par l'apparition spectrale les plus jeunes pleurent. Il fait chaud, et je redoute déjà ces trois longs mois.

J'ai fui, avant d'être là. J'ai fui les questions soucieuses des parents, les contrats indéterminés, l'ignorance des ressources humaines, le regard des concitoyens, le canapé moelleux de la routine, le costume de la petite fille d'autrefois, l'angoisse pétrifiante de perdre du temps. J'ai fui, avec des économies et un sac-à-dos, en Asie du Sud-Est. Sous le climat tropical la recherche d'un avenir a tout à coup semblé plus douce et dans le dénuement matériel, j'ai retrouvé le monde, à portée de main.

Il suffisait d'un clic. Stage de volontaire. Traduction mutilée. L'incohérence des termes accolés en lettres majuscules sur la page internet du programme méprise toute définition, assurée de briller suffisamment du lustre de l'ONG pour accumuler les candidatures. L'un promet formation et activité professionnelle quand l'autre suppose engagement bénévole pour mission d'intérêt général. J'aurais dû questionner au lieu de laisser l'idéalisme supposer l'expérience. J'imaginais l'aventure éblouissante. Appliquer sur le terrain cinq années de théorie en compagnie de spécialistes m'offrirait assurément la clé vers la carrière convoitée. Madagascar, si riche d'une biodiversité exceptionnelle, si pauvre de démocratie. J'ai envoyé à la hâte ma candidature. Le recrutement plutôt consciencieux laissait entendre un certain professionnalisme. Il y eût un premier entretien à